

L'engagement

L'engagement ! Un sujet qui fait débat aujourd'hui dans le mouvement. « Les jeunes ne veulent plus s'engager », « On veut bien se battre mais seulement ponctuellement et sur un sujet précis », « Il est de plus en plus dur de trouver des responsables », « On ne veut plus d'engagements qui nous bouffent toute notre vie », etc.

Débats et parfois même conflits. Difficultés de se comprendre, de dépasser l'image que chacun a de l'autre. Souffrance aussi, quand on dure dans une responsabilité en attendant, en vain, que d'autres prennent la suite et fassent « comme nous ».

Dans l'ACO, aujourd'hui, arrivent des personnes sans engagement. Le mouvement, par ailleurs, se veut plus visible, prend la parole, participe même parfois à des collectifs. Mais, alors, n'y a-t-il pas danger que l'ACO devienne LE lieu de l'engagement ? On réaffirme, avec justesse, l'importance de s'engager collectivement avec d'autres, croyants ou non, pour changer la société, la rendre plus juste. On insiste, et on a raison, sur l'importance du regroupement. Mais, en même temps, on a parfois du mal à dialoguer autour des divergences qui naissent entre organisations et parfois même à l'intérieur de sa propre organisation.

Interrogeons-nous aussi sur l'image que nous, les « grands engagés », nous donnons parfois. Dans un monde qui prône la liberté individuelle, l'épanouissement personnel, quel témoignage donnons-nous aux plus jeunes générations si, sans cesse, nous gémissons sur le bon vieux temps, celui où, paraît-il, tout le monde s'engageait, si nous donnons l'image de gens débordés et stressés ? Montrons-nous suffisamment que nos combats, menés avec d'autres, sont pour nous source de bonheur et de joie ? Qu'ils nous ont

construits, rendus plus humains. Pouvons-nous y mettre une parole de foi audible et crédible ? Face à ces questions, le conseil national de l'ACO a décidé d'engager, en son sein, une recherche autour de la question de l'engagement et de la prise de responsabilité. Non pas pour trouver des recettes miracles, mais pour comprendre, analyser, ouvrir des dialogues avec les jeunes générations.

Cette recherche sera menée avec un sociologue, Bruno Duriez, chercheur au CNRS, qui travaille sur l'histoire du militantisme familial. Une première séquence a eu lieu lors de la réunion du conseil national de janvier 2003 autour des formes de l'engagement. Pour que tous les membres de l'ACO soient bénéficiaires de ces travaux, *Repères* se fera l'écho des trois séquences prévues : les formes de l'engagement (mars 2003), la formation de l'engagement (juin 2003) et la rétribution de l'engagement (novembre 2003). Les équipes qui souhaitent également aller plus loin dans la réflexion trouveront, après le topo de Bruno, une grille « boîte à outils » permettant à chacun de faire un petit retour sur sa propre histoire, et de mesurer par qui et comment il est arrivé à s'engager dans la société.

Bien entendu, nous sommes très intéressés, au plan national, à recueillir les fruits de vos travaux et recherches sur le sujet. N'hésitez pas à nous en faire part.

Jean Michel Lanoizelez

Fin de l'engagement ou changement des formes de l'engagement ?

« Les ouvriers chrétiens souhaitent qu'une véritable ACO [...] assure efficacement l'animation chrétienne, aujourd'hui plus que jamais nécessaire, des militants chrétiens engagés dans toutes les organisations ouvrières du Mouvement ouvrier. Il ne faut, en aucun cas, réaliser un super mouvement, ni un refuge pour les tièdes. » Pour l'ACO naissante, on ne peut se dire vraiment chrétien qu'en étant « engagé », c'est-à-dire actif dans un syndicat, une association (ouvrière) ou une organisation politique (de gauche). Mais l'engagement, comme forme historique de rapport à la société, semble aujourd'hui mis en question. Le sentiment d'incapacité de peser sur le devenir de la société s'exprime dans l'abstention électorale ainsi que dans la désaffection à l'égard du militantisme. Ne sommes-nous pas entrés dans une période où l'engagement n'est peut-être même plus possible ?

Cependant, dans le même temps, apparaissent « des nouveaux militants », naissent des mouvements alternatifs ou dissidents, revendicatifs ou caritatifs. Ces renouvellements font penser que la fin des illusions révolutionnaires a peut-être donné un nouvel avenir à l'engagement. Plutôt qu'à la fin de l'engagement, n'assisterions-nous pas à la diversification de ses formes ? Une première forme d'engagement, celui qui prévaut dans l'Action catholique, est celle du militantisme. Celui-ci est au service d'un projet global de transformation de la société, porté par une vision du progrès. Il repose sur un engagement dans la longue durée. Il impose le sacrifice du présent pour la construction de l'avenir. Il marque l'opposition entre un « nous », basé sur une communauté d'appartenance, elle-même valorisée (« *Un jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde* »), et les autres. Il requiert enfin l'implication totale de la personne. L'action dans différents domaines est fédérée par un projet commun et, lorsqu'il y a des organisations spécialisées, elles sont liées organiquement entre elles. Il existe au moins une autre forme d'engagement qu'on peut appeler « distancié ». Il se distingue du militantisme dans la mesure où il implique une personne singulière déliée de ses appartenances. L'engagement est, dans ce cas, circonstancié, réversible, avec des objectifs limités, monothématique, et il ne requiert qu'un accord parcellaire qui peut prendre plus ou moins d'importance selon

les moments. Ses visées sont modestes. Les « nous » qui se constituent lors des mobilisations, ne sont définis que par l'objet de celles-ci (le boycott d'un produit, la lutte contre le racisme). Les individus ne sont liés que dans les circonstances de l'action, parfois à distance.

Le constat a pu être fait que cette seconde forme d'engagement tendait à remplacer la première. Le parallèle peut être établi avec les transformations contemporaines du religieux dans les sociétés modernes, marquées notamment par la rationalisation (adéquation des moyens à la fin recherchée), par la différenciation fonctionnelle des activités (travail, religion, famille, politique, etc.) et l'individualisation, c'est-à-dire le processus dans lequel l'individu se distingue de sa communauté d'appartenance et devient le responsable de son existence et de son devenir. L'élévation générale du niveau de formation accroît aussi l'aspiration à l'autonomie des individus. Les valeurs de la modernité, qu'il s'agisse du pluralisme des convictions, de l'authenticité comme critère d'appréciation de l'adhésion, de la recherche de l'épanouissement personnel etc., mettent en question les grands systèmes de sens et le sentiment d'obligation lié aux communautés d'appartenance. Si l'on s'engage, c'est alors par libre choix.

On a sans doute trop vite dit que l'engagement distancié allait remplacer le militantisme. L'histoire n'est pas linéaire. Les deux formes d'engagement coexistent, y compris dans une même organisation ou un même mouvement, nouveau ou ancien. Mais la valorisation de certaines formes d'engagement est aussi une façon de discréditer d'autres formes, en les jugeant dépassées ou pas assez « libérées ». Il ne s'agit pas de considérer qu'il y a une bonne forme et des mauvaises formes d'engagement. Mais on perçoit sans doute que des façons différentes de s'engager produisent des tensions dans les groupes et les organisations, parfois des conflits. Comment comprendre que certains s'engagent d'une façon, d'autres de façon différente ? Comment comprendre surtout que d'autres encore ne s'engagent pas du tout ou se replient pour se protéger d'un monde menaçant ? Il ne faut pas oublier que ceux qui s'engagent activement, quelle que soit la forme de leur implication, ne sont qu'un petit nombre. Comment rendre compte de ce type particulier de démarche ?

**Bruno Duriez, CNRS
(Centre National de Recherche Scientifique)**

Vie du mouvement

FICHE N° 25

Boîte à outils

Cette grille a pour simple but de permettre à chacun de regarder sa propre histoire par rapport à l'engagement. Elle peut bien entendu servir de base à un travail en équipe ou lors d'une journée d'étude sur le sujet.

L'engagement et moi : une longue histoire !

1. Définition : que veut dire, pour moi, s'engager ?

.....
.....
.....

2. Mes débuts :

- Date de mon premier engagement :

.....

- Dans quel secteur (syndicat, parti, association ...) :

.....

- Dans quelles circonstances ?

.....

- Quelles personnes précises ont été impliquées ?

.....

.....

3. Mes engagements actuels :

Type (1)	Date d'adhésion	Responsabilités assumées	Date de début de mandat	Date prévue de fin de mandat

(1) syndicat, politique, associatif, religieux, etc.

4. Mes motivations :

Mes raisons personnelles de m'engager, en trois ou quatre mots :

Syndicat :

Parti politique :

Association :

Eglise :

Autres :

5. Mes engagements antérieurs (ceux que j'ai quittés)

Type d'engagement	Responsabilité exercée	Motif de départ

6. Mon histoire familiale :

- Mes parents étaient-ils engagés ?

 OUI

 NON

Si oui, quels types d'engagement avaient-ils ?

.....

- Mes enfants sont-ils engagés ?

 OUI

 NON

Si oui, quels types d'engagement ont-ils ?

.....

7. S'engager, ça me rapporte !

En quelques mots, j'exprime, personnellement, ce que ces divers engagements m'apportent :

- sur le plan humain

.....

(Et Dieu là-dedans ?)

- et sur le plan de la foi

.....

8 Questions subsidiaires :

Sexe :

 H

 F

Année de naissance :

Locataire

Propriétaire

Pavillon

Appartement

Profession :

Niveau d'études :

(Notes de renvoi des pages 4 à 5)

¹ Déclaration de la journée nationale d'étude de l'ACO du 5 mars 1950.

² Dominique Labbé, Maurice Croisat, *La fin des syndicats ?*, L'Harmattan (Logiques sociales), 1992.

³ Jean Joncheray, *L'engagement impossible ?*, Les Cahiers de l'Atelier, n° 486, octobre-décembre 1999.

⁴ À la suite de Jacques Ion, *La fin des militants ?*, Éditions de l'Atelier, 1997.